

CLAIRE YGELL

Cromlech

Saison 1
Animan

ÉDITIONS DU



MATAGOT

Illustration de couverture : Céline Lippmann

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© 2014 Matagot

Décision

Paris, XIX^e arrondissement, Lycée Bergson, 1600 élèves, 4 juillet : résultats du bac.

Je cherchais avec appréhension mon nom sur les feuilles. D ou N, c'était toujours le même problème quand on portait le double nom de son père et de sa mère. Nogrent-Desca Eva, mention assez bien. J'y étais, quel soulagement, je respirais enfin. Autour de moi, des cris hystériques, des embrassades, des bousculades. Quelques copains de classe s'adressèrent à moi et me sourirent, mais sans plus, vu mon manque d'expansivité naturelle. Je rentrai chez mon père avec qui j'habitais, heureuse d'en avoir enfin fini avec le lycée. J'allais pouvoir mettre mon projet à exécution. Restait le plus dur : l'annoncer à mon père.

Quand j'ai osé enfin lui avouer ce que j'avais choisi de faire après mon bac S, j'ai cru lui provoquer une attaque.

– Tu sais, papa, j'ai bien réfléchi. Finalement, plutôt qu'entrer en prépa, je vais faire un brevet en environnement. Je me suis renseignée et parmi les voeux pour l'année prochaine, j'ai... postulé pour un BTS agricole. Il y en a un à Quillan et ils ont accepté mon dossier. Je me suis dit que grand-père pourrait peut-être m'héberger.

C'était trop à la fois.

Premièrement, mon père avait pris soin de passer toute notre vie en ville, entre Montreuil et Paris, mis à part des vacances avec sa bande de copains dans une location tout confort au Touquet. Ayant une sainte horreur de la campagne ou plutôt de la nature, il avait tout fait pour me vanter les charmes de la vie citadine.

Deuxièmement, je n'avais pour ainsi dire aucun souvenir de mon grand-père maternel, mon père ayant, après la disparition de ma mère, mais j'en ignorais les raisons, coupé les ponts, et avec lui, et avec le pays de ma mère.

J'anéantissais en quelques secondes ses efforts permanents. Mais peut-être était-ce cet acharnement excessif à me confiner en ville qui me valait ce désir d'une autre vie.

Mon père, cadre A travaillant comme directeur informatique, s'était toujours plié en quatre pour moi. Il souhaitait me voir réussir mieux que lui dans ce domaine, me voyant briller dans une agence de marketing ou de consultant en internet ou vidéo, où l'argent, paraît-il, coulait à flot.

– Un BTS ? Agricole en plus ? Et à Quillan, dans le trou du trou du monde ? Quelle mouche t'a piquée ? Tu es une élève consciencieuse, tu as de bons résultats, tu veux gâcher ta vie ? Tu n'as jamais vécu à la campagne, tu ne sais pas ce que c'est de vivre dans un bled paumé, tu gagneras trois fois rien. Et depuis quand tu t'intéresses aux bêtes et aux fleufleurs ?

J'avais envie de lui dire depuis toujours, mais au fond, je n'en savais rien. C'était monté en moi peu à peu, jusqu'à devenir une évidence, bien qu'il eût raison, je ne connaissais rien, sans doute à cause de lui d'ailleurs. Je me leurrais peut-être. Mais tout cet hiver, j'avais mûri ce projet, qui avait fini par prendre forme. Mon esprit vagabondait là-bas, loin de Paris, tandis que j'écoutais le cliquetis de la pluie taper au carreau, les yeux rivés sur un carré de ciel sans horizon, pas plus grand qu'un mouchoir de poche, uniformément gris et bouché.

Jusqu'à présent, je m'étais toujours conformée aux exigences de mon père, considérant qu'il faisait ce qu'il y avait de mieux pour moi et ne m'étant jamais réellement posé la question de ce que j'avais envie de faire. Peu habituée à argumenter avec lui, je ne répondis rien. Il prit une autre stratégie.

– Déjà que t'arrives pas à te faire des amis alors qu'ici tu as le choix. Et tu crois que tu vas t'en faire comme ça, en partant là-bas, avec des fils de paysans jamais sortis de leur patelin, une fille de la ville comme toi, civilisée. Ils vont te rire au nez. Tu ferais mieux de réaliser des efforts, d'être un peu plus communicative et moins réservée avec tes copains de classe pour commencer.

C'est vrai que j'étais plutôt renfermée et timide. Je me trouvais surtout peu dégourdie en ville, c'était trop grand pour moi : trop de monde dans les rues, trop de classes dans mon lycée. J'y étais peu à l'aise et relativement transparente pour les autres lycéens.

Quant aux profs, j'étais bonne élève, mais totalement effacée, sans odeur ni saveur, ce qui était vrai. Je n'avais pas trouvé ma place.

Finalement, faute d'arguments solides, je laissai passer l'orage. Mais je savais que je voulais aller là-bas.

Le lieu de ma destination : Quillan, Haute Vallée de l'Aude, Pyrénées du Languedoc-Roussillon, 300 mètres d'altitude, 80 kilomètres de la Méditerranée à vol d'oiseau ; située au cœur d'un cirque de montagnes, traversée par l'Aude, Atax en latin ; climat semi-montagnard à fortes influences méditerranéennes. Nombre d'habitants : 3 600 âmes soit un peu plus de deux fois mon lycée, et pourtant une des villes les plus importantes du département de l'Aude. Éventuellement et uniquement connue par certains comme une des étapes incontournables du Tour de France. Terminus ferroviaire de Carcassonne, siège de l'École agricole supérieure de Quillan, spécialisée en BTS : agroalimentaire, technique de l'environnement, gestion hydraulique et forestière ; formation bac +2, bac +3, préparation aux écoles d'ingénieurs dans le domaine Agriculture et Gestion Environnement.

Voilà à peu près à quoi se résumait la connaissance que j'avais du lieu où j'avais décidé de m'installer.

Départ

– Tu as ton billet ? C'est l'heure d'y aller, annonça mon père. Tu arrives demain matin à 6h15 à Narbonne, puis changement de train. Le vieux Nogrent vient donc te chercher, hein ? Tu m'appelles quand t'arrives. Si tu tiens plus d'un trimestre, on verra pour un studio, je n'aime pas beaucoup l'idée que tu ailles chez ce grand-père qui ne te connaît quasi pas. Enfin, avec un peu de chance, peut-être que tu ne tiendras même pas le choc des vacances là-bas ; auquel cas, retour à la capitale, vite fait, bien fait. On prend les paris ? ajouta-t-il avec malice.

Je lui avais écrit une lettre à ce grand-père, mais sans grand espoir, un peu embarrassée, inquiète de la suite et de la réponse, évoquant mon projet, et le fait que peut-être ce serait l'occasion de renouer... rappelant que j'étais désormais majeure, des fois que la désapprobation de mon père ne pèse dans la balance.

Je me rappelais de lui grâce à une photographie et aux quelques rares visites qu'il avait effectuées chez mon père quand j'étais petite, et qui finirent en disputes et claquements de porte à chaque fois.

Le départ fut tendu, tout d'un coup nous n'avions plus rien à nous dire sur le quai. Je quittais ma vie, sa vie, je soupçonnais qu'il m'en voulait, je me sentais moi-même coupable, déroulant en l'espace de quelques secondes notre vie, à tous les deux, le revoquant toutes ces années s'occupant de moi tout seul. Je le quittais le cœur serré, plus du tout sûre de ce que je faisais. Il était temps que le train parte.

Un dernier regard, puis le quai et mon père disparurent.

La nuit dans le train fut entrecoupée par les nombreux arrêts dans les gares, et par les non moins nombreuses vagues d'appréhension sur l'avenir, et mon avenir immédiat. Comment allait se passer la rencontre ? Et si ça se passait mal ? Et l'École supérieure ? Qui allais-je rencontrer ?

Le changement à Narbonne me donna le temps de respirer un air nouveau, empli d'odeurs d'herbe sèche et de thym qui me fit du bien, avant de repartir dans l'arrière-pays par un tortillard. Le paysage sec de garrigue se transforma peu à peu en végétation plus variée, plus verte, plus dense, plus sauvage. Je commençais à avoir l'estomac serré, j'entrais en pays inconnu pour la première fois, et j'y entrais seule.

Heureusement c'était l'été, et je fus soulagée de voir que je n'étais pas l'unique personne à descendre du train. De nombreux jeunes, y compris des étrangers, des Hollandais je crois, une colonie de vacances, des randonneurs en couples sortirent aussi. Un pays où les gens viennent passer les vacances ne doit forcément pas être mal.

Premier regard

Dans la toute petite gare, j'entrepris de chercher un monsieur plutôt âgé et correspondant à mon souvenir, mais personne. Les gens commençaient à partir. Un peu crispée, je restai debout au milieu du hall. Puis j'entendis quelqu'un derrière moi.

– Vous êtes la petite fille de Raymond Nogrent ? demanda une voix claire, avec une pointe d’accent.

Je me retournai, et un garçon plus grand que moi m’accueillit avec un grand sourire franc et large jusqu’aux oreilles.

– Bonjour, je m’appelle Fred, Frédéric Vidal, c’est votre grand-père qui m’a demandé de venir vous chercher, pour une question de voiture, la sienne marche quand elle veut et puis il préférerait vous attendre à la Blanche, enfin sa maison, précisait-il devant mon air d’incompréhension.

Il prit mes bagages vivement et se mit à marcher d’un bon pas, à grandes enjambées. J’emboîtai sa route en regardant ce grand gaillard de mon âge, ou enfin un peu plus, 21 ans, 23 ans maximum. Ainsi, voici à quoi ressemblait le premier autochtone que je rencontrais.

J’eus à peine le temps de découvrir la place de la gare, mais je respirai intensément l’odeur de forêt et de miel, attentive aux cris des martinets, qui trillaient haut dans le ciel. Ainsi donc, ma mère, il y a bien longtemps, à mon âge, avait foulé cette même place, dans ce même village. Je n’avais pas pensé à elle, ne l’ayant jamais connue, mais je compris que les motifs de mon voyage étaient plus complexes que je n’en avais eu conscience. J’allais aussi à la découverte d’une partie de moi que je ne connaissais pas.

– La voiture est là, dit Fred, ouvrant la porte d’une sorte de jeep, ou de camionnette à plateau, remplie de matériel à l’arrière. Le vieux Nogrent n’en revenait pas que vous..., enfin que tu débarques. On est presque voisin, je bosse pour le parc naturel. Je suis garde forestier, enfin, c’est mon stage pratique de fin d’études, mais ils pensent me garder après. C’est pas de tout repos en saison avec tous les touristes, les groupes, les randonneurs, les VTTistes, et le pire maintenant les quads. Et toi, pourquoi tu viens ici ?

Aïe, la question d’entrée de jeu à ne pas poser.

– En fait, je suis inscrite à l’École agricole supérieure de Quillan pour la rentrée prochaine, je voudrais un travail en lien avec la nature, l’environnement. Et puis, je voulais connaître le pays et voir mon grand-père.

– Hmm, t’aimes pas la ville, alors ?

– Non, pas vraiment.

– Et tu préfères la campagne donc ?

– Hé bien, je ne sais pas vraiment non plus.

– Hmm.

Devant la pauvreté lamentable de mes réponses, Fred se mit à rire, puis eut probablement pitié de moi, car il changea de sujet. Mais il me regarda plusieurs fois amusé et en même temps curieux.

Je me sentais rougir. Non seulement je n'avais rien formulé d'intéressant ni de très logique, mais je devais avoir une mine de déterrée après une nuit de tourne et retourne dans le train, avec mes cheveux pas peignés et en désordre ; déjà que même coiffés, ils se rebiffaient en grosses boucles et tombaient n'importe comment.

Le voyage dura une bonne demi-heure, la maison se situant à une trentaine de kilomètres au-dessus de Quillan, à Belcombe, au cœur du Pays de Sault. Je ne trouvais rien d'intelligent à dire. Heureusement, Fred se mit à chantonner, et je me mis à regarder autour de moi la route sinueuse qui me menait chez mon grand-père.

C'est à grands coups de klaxon que Fred annonça notre arrivée.

– Alors Nogrent, comment ça va ? Je l'ai bien trouvée, je ne pouvais pas me tromper, ajouta-t-il en souriant d'un air moqueur.

Qu'est-ce qu'il voulait dire ? pensai-je.

– Et livrée à bon port. Puis, se tournant vers moi : je dois y aller, ils m'attendent au parc, mais on se verra un de ces soirs d'accord ? À plus, dit-il en partant toujours aussi amusé probablement par mon allure empotée.

– Eva, me dit alors le vieux monsieur, marchant vers moi bras ouverts. Eva, cela fait si longtemps.

Il s'approcha de moi, jaugeant mon allure et ma taille, et serra mes deux bras dans ses mains robustes et rudes de campagnard. Je me laissai faire et je humai avec plaisir l'odeur de vieux bois de cheminée et de mousse de sa veste en daim. J'avais devant moi un homme d'une soixantaine d'années, bien campé sur ses pieds, les cheveux vaguement frisottants et la barbe courte qu'on devinait encore brune. Il me plut.

– Viens, viens. Bienvenue. Entre, ajouta-t-il d'une voix rocailleuse.

– Je t’ai préparé la chambre à l’arrière de la maison, celle qui donne sur la forêt. Elle est au sud, tu auras le soleil toute la journée.

Je le suivis dans une vieille maison aux murs de pierre blanchie à la chaux, agréablement fraîche après la chaleur du dehors. Tout me paraissait hors du temps, le sol en grands carreaux de brique teintée, le bois des poutres, le mobilier rustique et confortable, l’odeur même. La chambre était tout en bois, avec d’anciens bibelots, de vieilles fleurs séchées dans un vase en porcelaine blanche à motifs roses, une guirlande d’herbe tressée pendait aussi au mur. Cela sentait la cire fraîche.

– C’est Carmen qui a fait propre et rangé, dit-il, campé au milieu de la pièce. Tu la verras de temps en temps ici, c’est la femme de Fernando que je connais depuis vingt ans. Il est berger, son père était passeur durant la guerre, il connaît le plateau comme personne.

– Merci pour l’accueil grand-père, et pour avoir accepté de m’héberger. J’espère que je ne chamboule pas tout, dis-je en regardant le ménage fait de près.

– Appelle-moi Nogrent, comme tout le monde ici ; pour grand-père, tu vois, il est trop tard, je ne me reconnaîtrais pas. Et puis en dehors de Frédéric, que tu as déjà vu, et des Alvarez, personne ne sait que tu existes, puisque personne ne t’a jamais vue, puisque tu n’es jamais venue. C’est plus simple, ça évitera les commérages...

Il me scruta longuement tout à coup, plissant ses petits yeux vifs, et son esprit partit loin de moi, happé par quelque souvenir.

– C’est une jolie pièce, la vue est si magnifique, dis-je pour rompre le silence et revenir au présent.

– Oui, répondit-il, c’était la chambre de ta mère.

Organisation

– Ah, la voilà. Que bonita ! me dit un peu plus tard celle que je devinai être la femme de Fernando. Je suis Carmen, et je m’occupe souvent de ce vieux grognon de Nogrent. J’ai fait plein de

courses : à ton âge, on doit manger. J'ai pris des yaourts et des céréales, pour le petit-déjeuner. Qu'est-ce que tu prends ?

– Oh ça dépend, c'est parfait pour les yaourts et les céréales, avec du lait froid, je bois beaucoup de lait.

– Oui ça ne m'étonne pas. Et je suis sûre que tu n'aimes pas la viande.

– Carmen, laisse-la avec tes suppositions, dit Nogrent, effectivement grognon.

– Mais non, ça ne me dérange pas, grand-p..., Nogrent. Non, je n'aime pas trop le goût de la viande. Mais comment l'avez-vous deviné ?

– Mon petit doigt me l'a dit ! Mais ça tombe bien, ajouta-t-elle après un silence, j'ai pris des œufs de ma ferme et des fromages de mes chèvres, et aussi des légumes, des salades, des fruits, tu verras, tu vas te régaler. À quoi ça sert d'être au grand air si on ne profite pas des produits frais, hein ? Tiens, tu dois avoir faim. Prends déjà ce bon petit-déjeuner.

– Eva, dit Nogrent plutôt tendu. Je ne suis pas toujours là, j'aide là-haut sur le plateau, pour les bêtes, à garder, et puis, je prospecte pour mes propres recherches.

– Pas de problème, je ne veux pas changer ta manière de vivre, ni te compliquer la vie. Je vais ranger mes affaires et me reposer, je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière. Et puis j'en profiterai pour faire connaissance avec les lieux, me balader, il fait beau temps, la prairie a l'air si belle et la forêt, tout est tellement superbe, tellement nouveau pour moi.

– Ne t'éloigne pas trop cependant et reste sur le sentier. Tu n'es plus à Paris, ici le monde appartient plus à la nature qu'aux hommes. Je n'ai pas envie que tu deviennes le nouveau petit chaperon rouge.

– Pourquoi ? Il y a des loups ici ou quoi ? Si près des habitations ?

– Non, ils ne descendent jamais jusqu'à nous, mais tu peux être surprise par un renard, ou un sanglier, ou un ours, ou... un chevreuil ou... un cerf. Enfin, je ne voudrais pas être obligé de renouer contact avec ton père pour lui annoncer que tu es à l'hôpital. Tu n'es plus à Paris, Eva.

– Je n'irai pas m'aventurer dans la forêt, d'autant que je n'ai pas

l'habitude de ces paysages, de cette nature, de cet espace, de tout ça. Un bain de soleil dans le pré m'ira parfaitement, et conviendra mieux à ma condition de citadine. Alors, pas d'inquiétude.

– Je t'ai arrangé un vélo, par contre. Il est là, à l'entrée, si tu veux te balader sur la route.

– Super ! Je me disais aussi que je pouvais peut-être repasser mon permis. J'ai eu le code, mais j'ai raté une fois le permis ; sur le périph, c'était trop dur pour moi. Peut-être je pourrais profiter de l'été pour le repasser, comme ça à la rentrée, ce sera plus facile ?

– Dans ce cas, tu demanderas à Frédéric de t'aider. Il connaît tout le monde.

– Et puis, je voulais te dire. J'ai un compte que papa m'a ouvert depuis que je suis petite, j'ai des économies, et il m'a dit qu'il m'enverrait de l'argent chaque mois. Je me disais que peut-être ce serait bien si je pouvais participer aux frais de la maison... En fait, papa tient à ce que je paye...

– Un loyer quoi.

– Oui, ce serait normal.

– Eva, ce n'est pas parce que je t'ai dit que personne ne connaissait ton existence, que tu n'es pas de mon sang. Une Nogrent ne paye pas pour habiter dans la maison des Nogrent.

Soirée

– Ah, le meilleur moment d'une journée d'été, dit Fred, en arrivant et en se vautrant sur le banc de jardin.

– Ça s'est bien passé le marquage des coupes ? demanda Nogrent qui taillait un bout de bois avec son laguiole.

– Oui, on a fait toute la partie Est de la route des sapins. On a vu pas mal de sangliers et de cerfs, la population a augmenté. À la prochaine saison, je crois que le nombre d'individus à abattre risque d'être augmenté.

Nogrent s'arrêta un instant puis reprit son activité.

– Des randonneurs ont encore bousillé la clôture de la réserve, continua Fred.

Derrière Carmen, petite et toute ronde dans son tablier bleu à fleurs, ses cheveux noirs et grisonnants remontés en un grand

chignon, apparut un homme grand et maigre, le visage émacié et la peau tannée comme du cuir par la vie au grand air.

– Eva, je te présente un très vieil ami, Fernando. Fernando, voici Eva.

– Bonjour Eva, heureux de te connaître, me dit-il, hésitant comme sous le coup d'une émotion.

Je baissai les yeux gênés.

– Tiens Fred, pousse tes grandes jambes de là, et viens donc allumer le feu, si tu veux bien.

– À tes ordres Carmen.

Le dîner autour du feu qui crépitait s'étira délicieusement en longueur, jusqu'à ce que la nuit s'obscurcisse tout à fait. Nogrent posa sur la vieille table en bois une lanterne, dont la flamme créait un frêle écho à celles du foyer.

J'étais assise entre Carmen et Fred, et celui-ci raconta nombre de bêtises qui faisaient rire Carmen aux éclats. Parfois, les trois hommes discutaient de divers événements, de la transhumance de juin ou des nouvelles du pays. Fernando parlait de deux jeunes bergers qui dormaient avec les bêtes et de la relève des jeunes dans le métier, ce qui soulageait sa vieille carcasse. Il raconta plus tard, dans la nuit, comment son père était passé en France en 1938, d'Espagne par Andorre, sans chaussures...

Fred parlait souvent avec moi, relevant telle ou telle parole et la commentant.

– Les plus belles forêts de France sont ici. Tu sais ce que veut dire Sault ? Ça veut dire forêt, saltus en latin : c'est dire ! La forêt est l'âme du pays de Sault : avec d'immenses sapins, dont certains sont véritablement des géants ; et plus bas, la forêt mixte, des chênes, des hêtres, des charmes et au bord des cours d'eau, des saules, des aulnes, des peupliers noirs.

Je l'écoutais toute ouïe, intéressée par la description qu'il me faisait, en même temps que bercée par sa voix dans la nuit ; il accompagnait parfois son récit de grands gestes de ses longs bras qui brassaient l'air.

– L'ensemble du site est protégé, le petit et le grand plateau de Sault. Tu as vu que la route depuis Quillan est magnifique, surtout en été. Quand t'arrive ici, à Belcombe, à une trentaine de kilomètres seulement de Quillan, t'es montée de

600 mètres. La route paraît facile, mais, tu peux me croire, l'hiver, tu mets souvent plus d'une heure à monter, et encore c'est parfois impraticable. Tu verras, dit-il en riant, m'imaginant déjà en situation. Ici, tu es coupée du monde. Quand tu es sur le plateau, c'est un pays de campagne, avec ses chemins bordés de frênes, ses pâturages, ses champs de blés, ses troupeaux de vaches, autant que de montagnes rudes, escarpées, de falaises dangereuses, de rapides comme le Rébenty. Sacré cours d'eau celui-là, j'en ai eu maille à partir avec lui, il s'engouffre dans la falaise. Il y a pas mal de grottes aussi, et on en trouvera sûrement d'autres à l'avenir. Nogrent en sait quelque chose. Et la faune est riche, je te montrerai à l'occasion. Un vrai paradis pour les animaux sauvages.

Il s'animait avec un plaisir non dissimulé à me vanter la beauté de son pays. L'air s'emplissait d'odeurs humides et des grillons chantaient tout autour de nous.

– Tu crois aux fées ? me demanda-t-il plus bas, au bout d'un moment.

– J'aimerais y croire, j'adorerais qu'elles existent.

– Alors, regarde, les voici qui viennent te saluer, reprit-il, tout proche de moi, suffisamment pour que je sente son souffle dans mon cou, en me montrant des lucioles.

Des petites bulles argentées, ailées et lumineuses voletèrent un instant près de nous avant de disparaître dans la nuit. Je n'en avais jamais vues.

Fred prenait plaisir à guetter mes réactions. Il me questionna aussi sur Paris. Je lui faisais à mon tour une visite touristique un peu banale, passant par la tour Eiffel et l'Arc de triomphe.

– Ouais, sûrement bien, mais toi qu'est-ce que tu aimais le plus ?

Je réfléchis un peu confuse de la réponse à lui faire après le circuit des monuments que je lui avais présenté.

– À vrai dire, ce sont plutôt des sensations : j'aime marcher dans Paris quand il y a plein de feuilles mortes à l'automne ; ou bien j'aime aussi le matin tôt, la lumière grise argentée ; j'aime ce moment. Et puis, mon père, parfois, me faisait découvrir les musées. Il y a une œuvre que j'aime beaucoup, une série de tapisseries qui raconte l'histoire d'une licorne ; c'est immense,

et toutes les tapisseries sont remplies de prairies fleuries, comme ici.

Il semblait à son tour m'écouter avec un réel intérêt, intervenant par des questions, ce qui me troublait plutôt, n'étant pas habituée à susciter un intérêt particulier, d'autant que mes réponses me paraissaient relativement pauvres.

J'avais tout le loisir dans la demi-obscurité de regarder son visage qui dansait avec les flammes pendant qu'il me parlait. J'appréciais son regard franc et droit, sa stature sûre, solide et souple à la fois et surtout son attitude enjouée. Il m'amusaient avec ses longs bras, ses jambes presque trop grandes. Et je me laissai aller à goûter cette nuit.

Vacances

Seule dans une maison, j'avais l'habitude, étant fille unique, et ne vivant qu'avec mon père. J'étais plutôt indépendante de ce côté-là. À la maison, on se partageait le travail. C'est moi qui m'occupais du ménage et de la lessive ; mon père, des courses, sauf certains samedis quand on y allait ensemble ; quant aux repas, la semaine, c'était moi qui cuisinais, le week-end, plutôt lui, surtout quand il invitait ses potes, s'il ne partait pas en balade avec eux.

Je fis le tour de la maison, un peu gênée encore d'ouvrir les portes ; il régnait une atmosphère de paix et de silence, juste dérangée par le vol des mouches et les cris des oiseaux dehors. Un escalier menait à deux autres pièces au premier étage, qui visiblement n'accueillaient personne, servant surtout de débaras, à côté d'un grenier.

Je déballai mes affaires dans la commode de ma chambre puis passai dans la salle de bain, simple mais confortable. Je m'octroyai un petit coin pour mes affaires personnelles, en réalisant le changement de ma vie et inaugurai la douche. La salle de bain avait aussi une belle fenêtre.

Quel changement, cette ouverture partout sur l'extérieur, cette vision de vert autour de moi, ce sentiment d'espace sans béton. Il suffisait d'ouvrir la fenêtre et hop, on était dehors, me dis-je en me séchant les cheveux avec une serviette.

Plus tard, je déjeunai des restes du repas de la veille. Nogrent m'avait mis un mot, il devait s'absenter et ne rentrerait qu'en fin d'après-midi.

En faisant le tour de la maison, dont l'entrée était marquée par deux vieux cyprès au moins centenaires, des bosquets de lavandes, d'autres fleurs blanches et jaunes, des arbustes dont je ne connaissais pas le nom, je dégottai une vieille chaise longue dans le garage. Je décidai d'élire domicile pour un farniente sous la fenêtre de ma chambre, entre des rosiers grimpant en fleurs, et la vigne vierge, dont je m'écartai un peu, méfiante, tant il y bourdonnait une multitude d'abeilles.

Une odeur de miel se mêlait aussi aux roses. Attirée par l'odeur, je découvris un arbre accroché à un vieux muret, un magnifique figuier qui déployait ses larges feuilles comme autant de mains offertes, et dont j'adorais les fruits par-dessus tout. Le temps d'allumer mon iPod dans mes oreilles, je m'allongeai sans plus penser à rien.

Les jours suivants furent délicieusement identiques, juste interrompus par les venues matinales de Carmen et les visites surprises de Fred.

Sortie

– Bonjour Paris, me dit une voix qui me devenait familière, provenant d'une large figure tout sourire qui soudain me faisait de l'ombre.

– Fred, quelle heure est-il ? Je me suis endormie sans m'en rendre compte.

– Une heure de l'aprèm.

Devant son sourire toujours amusé, cette fois je réagis.

– J'ai quelque chose de drôle, ou quoi ?

– Non, mais tu es toute rouge, un sacré bain de soleil, dit-il en riant et montrant une suite de dents blanches bien plantées.

Je grimaçai : décidément...

– Leçon numéro 1, toujours porter un chapeau. Je vois qu'il va y avoir un sacré boulot avant de faire de toi une vraie fille de la campagne.

Il repartit vers la camionnette, à l'avant de la maison, et revint avec une casquette qu'il me tendit et que je mis, me demandant quelle tête je pouvais bien avoir avec. Il me regarda encore amusé et opina en faisant la moue.

– C'est parfait. Bon, si tu as fini de roupiller, je te propose de descendre avec moi en ville, enfin, ce que nous appelons ville chez nous. On mange un brin en passant, puis si ça ne te dérange pas de m'accompagner faire des achats de garçon.

Il me regarda marquant une pause ; décidément il s'amusait visiblement beaucoup à mes dépens.

– Je veux dire du matériel de bricolage, dont on a besoin en haut. On ira voir après l'auto-école du coin.

– Tu, tu es déjà au courant pour ça ?

– Hé oui, c'est le charme des petits villages... En fait, j'ai croisé Nogrent à la maison du parc hier, et il m'a dit. Comme je dois descendre faire des courses, je me suis dit autant battre le fer tant qu'il est chaud. Et puis, il faut que tu voies à quoi ressemblent les gens d'ici, non ?

– Oui, merci, si ça te t'ennuie pas de devoir me prendre en charge. Je sais pas, tu travailles là non, je ne voudrais pas que tu te croies obligé.

– Hum, je vais y réfléchir sérieusement.

– Accorde-moi deux minutes, je prends un sac et... Enfin, je reviens dans un instant. Me voilà, ajoutai-je un peu plus tard. Mais je n'ai pas les clés, on laisse ouvert ?

– Regarde, tu soulèves le pot là, et voici la clé magique, tu la remets ensuite dessous, des fois que Nogrent rentre avant nous. Avantage par rapport à Paris : moins de poids dans ton sac à main, dit-il en riant.

Je le regardai en commençant à me détendre. Tout semblait tellement simple et direct avec lui. Il devait avoir une bonne humeur naturelle communicative apparemment car je fus enchantée à la perspective de passer l'après-midi avec lui.

– Tu portes toujours cette veste d'uniforme ? demandai-je sur le trajet.

– Oui, mais je ne suis pas encore assermenté, ça se fera en septembre à la fin du stage.

– Tu as toujours vécu ici, toi ?

– Hé oui, je n’ai jamais bougé. J’ai vécu toute ma vie ici, à l’ombre de la montagne, sauf à aller en Espagne, mais ce n’est pas vraiment voyager. Je suppose que tu dois trouver ça plouc.

– Non, tu te trompes. En réalité, en dehors de Paris et du Touquet, je ne connais pas grand-chose, même si avec mon père ou au lycée, on a fait plusieurs voyages express à l’étranger, mais ce n’est pas comme ça que l’on connaît mieux le monde.

– Moi, je ne pourrais pas vivre ailleurs, j’aime les grands espaces, j’aime le pays de Sault. Mais je ne voulais pas reprendre la ferme et rester paysan comme mon vieux. La terre, c’est trop dur, c’est trop ingrat ; surtout les cultures, sur les hauts plateaux, c’est plus difficile, même si on touche des aides de l’Etat. Quant aux bêtes, c’est du plein temps. Si j’avais bossé plus, j’aurais pu être vétérinaire, d’autant que les bêtes, ça me connaît, mais comme je ne voulais pas trop me fatiguer, je suis devenu garde forestier. Au moins je me balade tout le temps, et ma vie ne dépend pas des caprices de la météo.

– Je suppose que tu connais l’École agricole. Tu l’as faite ? C’est bien ?

– Oh que oui je la connais, et d’ailleurs j’arrive toujours pas à comprendre comment une fille de Paris a l’idée de... d’y aller. Franchement j’ai pas l’impression que tu vas t’y plaire.

– Parce que je ne suis pas une fille de la campagne, c’est ça ? Alors ce serait réservé aux enfants de paysans ?

– C’est pas ça, mais il faut être dégourdi, je veux dire du genre plutôt terre-à-terre et le cœur bien accroché, pas trop sensible si tu préfères. Mais toi, tu m’as l’air plutôt à classer dans la catégorie des rêveuses, non ? T’as l’air un peu à l’ouest pour ici. Non, mais sérieusement, qu’est-ce que tu veux faire concrètement ?

Je le regardai, vaguement piquée par la vision peu reluisante qu’il avait de moi.

– À vrai dire je ne sais pas très bien encore. Mais je n’avais pas d’autre idée en dehors de celle-là.

– Excuse-moi de te le dire, ça ne me regarde pas, mais est-ce que cette histoire d’école n’était pas plutôt un prétexte pour rappliquer ici ? T’aurais pu choisir une école en agro bien plus près de Paris, au lieu de débarquer à l’autre bout de la France.

Cette dernière remarque me plongeait dans mes pensées et me laissa perplexe. Il préféra passer à une autre question.

– Comment sais-tu que tu aimes la campagne, vu que tu n’y as jamais mis les pieds ?

– Hé bien, j’y pensais souvent, je m’y voyais, puis cette dernière année notamment, j’en rêvais même, il fallait que je vienne, c’était plus fort que moi. La dernière année à Paris a été la plus dure, je m’ennuyais, je tournais en rond, rien ne m’intéressait, je n’ai alors eu qu’une idée, venir ici. Je ne sais pas pourquoi vraiment. En fait, si je ne sais pas trop ce que je veux, je sais ce que je ne veux pas, ce que je n’aime pas. Je n’aime pas la ville, j’ai l’impression d’étouffer. Et je n’aime pas la foule, ni tous ces magasins, ces boutiques à n’en plus finir, tout ce bruit, toute cette publicité partout à Paris, dans le métro, toute cette consommation, ce trop-plein de richesses, ces monceaux de nourriture, de viande, de trop de tout sur les étalages, dans les restaurants, ça me met mal à l’aise ; ça me donne envie de frugalité. Donc, je me dis que je serais mieux dans un milieu de nature, dans une vie plus simple, plus calme plutôt qu’en ville. Tu dois me trouver un peu dingue.

– Ouais, complètement, dit-il en secouant la tête. Et ça confirme ce que je t’ai dit, tu ne vas pas passer inaperçue au bahut, à la rentrée, ton analyse ville - campagne va en surprendre plus d’un. Il y a plein de filles ici qui donneraient cher pour sortir de ce trou ! Mais quelque part, je crois te comprendre, et je te rejoins sur un point, je ne pourrais pas vivre en ville, vivre ici donne une liberté que je n’aurais jamais ailleurs. Mais tes amis ne te manquent pas ?

– Oh, en fait, je n’ai pas vraiment d’attaches, en dehors de mon père bien sûr.

– Je te crois pas. Les filles d’ici sortent toujours en meute. Tu devais bien être dans un groupe de filles, et jolie comme tu es, tu devais bien plaire à un gars ?

– Non, je ne crois pas, dis-je un peu gênée par le tournant que prenait la conversation, me disant que décidément Fred allait me trouver parfaitement naïve.

La conversation se poursuivit dans le café PMU du village. Apparemment, j’étais la curiosité du moment, car tout le monde

me jetai des regards en coin, semblait commenter ma présence ici et faire des suppositions sur mon lien avec Fred.

– Salut Fred, je te sers le plat du jour ? Et pour ta jeune amie, Mademoiselle...?

– Desca.

– En vacances ici, alors ?

– Heu oui.

– Vous logez au camping ?

– Arrête un peu ton interrogatoire, Phil. Elle va s'installer ici pour un moment, elle crèche pour l'instant chez le vieux Nogrent.

– Le vieux Nogrent, dit-il en me dévisageant...

– Oui, il loue sa chambre, répliquai-je bêtement, me rappelant que je n'étais pas censée dévoiler que j'étais sa petite fille.

Le serveur sceptique n'insista pas.

– Je suis désolé, c'est ça le village. Alors comme ça Nogrent fait dans la chambre d'hôte ? Bien trouvé.

– J'ai été prise de court. J'ai l'impression que tout le monde se demande ce que je fais avec toi ici.

– Ouais, et tu vas faire des tas de jalouses.

– Ah ?

– Et une plus que les autres en particulier. Dans deux heures, tout le monde saura que j'ai déjeuné avec une étrangère.

– Et ça te gêne ? Je ne voudrais pas qu'il y ait des problèmes...

– Non, ça va être drôle, c'est tout.

– Écoute, je n'aime pas trop être la vedette des histoires, même si ça a l'air de t'amuser. En fait, j'ai l'impression que je t'amuse beaucoup, mais moi je suis plutôt du genre réservé, alors ce n'est pas drôle pour moi.

Je baissai la tête avec un air renfrogné. Il ne répondit pas tout de suite.

– Pardon, je ne voulais pas te blesser, dit-il soudain, d'une manière sérieuse que je ne lui connaissais pas encore.

Il poussa un soupir, semblant tout d'un coup mal à l'aise.

– Comprends-moi, je suis le contraire de toi, je connais tout le monde, les vieux tout autant que les garçons et les filles d'ici, j'ai grandi avec, il n'y a pas d'inconnu ici. Alors toi, venant de

Paris, une personne nouvelle, et pas une touriste, la petite fille de Nogrent, tu vois. En fait, tu détonnes dans le paysage. Tu es en quelque sorte mon..., mon exotisme à moi, tu comprends.

Il parut gêné par sa formulation qui me frappa aussi, d'autant que j'aurais pu dire la même chose à son sujet, et il eût un rire bref pour se donner contenance.

– Pardon si je suis un peu direct ou brutal. Je n'ai pas les manières policées de la ville, continua-t-il sur un ton plus léger.

À nouveau grand silence. Il était dans ses pensées, fronçant les sourcils, puis il reprit :

– En fait, tu m'as intrigué, avant même que t'arrives, quand le vieux Nogrent m'a mis au parfum de ton existence et de ta venue. Ce retour, comme ça, c'était curieux. Ça l'a secoué, tu sais, d'autant qu'il vit seul depuis toujours, alors. Et puis comme j'aime bien le vieux, à l'inverse de beaucoup de gens d'ici, et qu'il m'a demandé de prendre soin de toi, enfin d'avoir un œil sur toi, hé bien, tout ça pour dire que voilà, je veux bien faire.

– Tu t'occupes de moi parce que mon grand-p..., parce que Nogrent, dis-je plus bas, sentant bien que les autres tentaient de suivre notre conversation, te l'a demandé ?

– Oui, non, enfin, ça me fait plaisir de te connaître. C'est pas désagréable de te fréquenter, je t'assure, et c'est intéressant vu que t'es quand même spéciale dans ce que tu racontes.

– Mais attends un peu, tu dis que Nogrent n'est pas aimé ici, c'est-à-dire ? Il est du village depuis toujours. Comment ça se fait ?

Fred fut tout d'un coup réticent à aborder plus avant le sujet.

– Je sais pas trop, c'est des histoires d'il y a longtemps, des histoires de vieux quoi. Nogrent est un solitaire. Et il a un sacré caractère, il ne mâche pas ses mots. Alors on ne se fait pas forcément des amis, puis il a été très actif, il y a vingt ans dans le classement du site. Il y avait alors un vaste projet immobilier de station touristique sur plusieurs hectares et certains ne lui ont pas pardonné. Des rancunes qui durent comme dans tous les villages quoi. Enfin, quelque part c'est grâce à lui si je peux bosser ici finalement. Bon faut y aller, je te dépose à l'auto-école, puis on passe au magasin. Il me faut

du câble pour les clôtures, elles ont été encore défoncées, les gens ne respectent rien...

Je le regardai pendant qu'il s'entretenait avec une vendeuse, qui ne manqua pas de jeter un coup d'œil sur moi. Mais comme j'étais restée en retrait à l'attendre, elle garda ses questions pour elle.

Je me demandais ce qu'il pouvait bien penser de moi. Pourquoi me trouvait-il rêveuse, à l'ouest ? C'était un défaut ou une qualité, dans sa bouche ? Elles étaient comment les filles qu'il fréquentait ? Que connaissait-il aussi de la vie de mon grand-père ? Voilà un point que je n'osais pas encore aborder, car il me semblait trop intime. Et aussi, je n'étais pas sûre de vouloir le savoir si tôt. Mieux valait que je m'installe bien dans ma nouvelle vie, avant de découvrir peut-être des choses qui me feraient mal, me rappelant la tournure des rares visites faites à Paris. Quoi qu'il en soit, j'avais de la chance d'avoir Fred, enfin de la chance qu'il s'occupe de moi.

– Je te remercie pour cet après-midi, c'était vraiment sympa de ta part, dis-je en sortant de la voiture. À très bientôt alors.

– Hé Paris, t'oublies ton sac.

– Oh oui, répondis-je en rougissant et me cognant la tête dans la portière dans ma hâte de le récupérer.

Fred me regardait avec un regard définitivement convaincu quant à ma faible capacité de débrouillardise.

– J'ai souvent tendance à oublier et donc à égarer mes affaires, continuai-je.

Autant lui dire la vérité ; si nous devons nous fréquenter de temps en temps, ça arriverait forcément à nouveau.

– Je ne suis pas toujours très attentive. Merci en tout cas.

– Tant que t'y es, prends-la aussi, me dit-il en me tendant la casquette et en m'offrant une fois de plus son air amusé.

Je fis une moue entendue, et arrivée à la porte, je me retournai. Fred me fit au revoir de la main avec un large sourire et partit.

Nogrent n'était pas encore rentré. J'en profitai pour aller dans son bureau que j'avais plusieurs fois entraperçu, sans jamais y entrer encore, plutôt intriguée.

Bureau de Nogrent

Sur une grande table en bois, se trouvaient des cartes géographiques et des croquis d'endroits ignorés. Apparemment, à lire les légendes, il s'agissait de lieux d'ici, mais aussi plus hauts dans les Pyrénées, des tracés, des circuits, tout un fatras de compas, boussoles, jumelles, marteau, couteau, corde, des cartes des étoiles, bref un vrai attirail de randonneur expérimenté. Les murs étaient couverts de vieux rayonnages remplis à craquer. Moi qui avais toujours aimé les livres, j'étais servie. J'entrepris de faire le tour de la bibliothèque, regardant les titres. Il y avait des ouvrages sur la géologie, les pierres, les climats, les grottes, tout un rayon sur la Préhistoire, le paléolithique, le néolithique, la domestication animale, le début de l'élevage, les Celtes, les Gaulois, pleins de bouquins de vieilles légendes celtiques, d'histoires d'animaux, des livres d'anatomie animale, d'autres sur la religion druidique... Je remarquai aussi un renard empaillé ainsi qu'une sorte de chouette, et une collection de pierres étiquetées. Dans le fond, se trouvaient enfin des bocaux, des tubes, des boîtes et un microscope. Je m'arrêtai devant un vieux recueil de gravures orné d'une reliure ancienne, posé sur un pupitre : on y voyait deux corps fondus l'un dans l'autre, celle d'un animal et celle d'un homme. Des photographies et peintures d'animaux ornaient les murs au-dessus des étagères. Je m'arrêtai devant l'une d'entre elles, qui représentait un grand cerf apparaissant dans les hautes herbes au crépuscule. Sur l'autre d'à côté, un second cerf lui ressemblait, bien qu'étant d'une taille bien supérieure et portant des bois gigantesques.

– Il est magnifique, n'est-ce pas ? me dit une voix dans mon dos, qui me fit sursauter.

– Pardon Nogrent, je ne t'ai pas entendu arriver. La porte était ouverte, et j'ai...

– Visité mon antre. Tu as bien fait. La porte ne t'en sera jamais fermée, bien au contraire.

– C'est donc là que tu travailles. Tu étudies quelque chose de particulier, avec tous ces relevés topographiques que j'ai vus sur la table, ces planches d'anatomie.

– Je m’intéresse à l’histoire géologique, la géographie de cette région, la géomorphologie, mais aussi à plein d’autres choses.

– Et tu as un ordinateur ? Tu es super équipé, dis-je en admirant l’attirail de mac, imprimante, scanner, fax. T’as Internet aussi ? dis-je en désignant le modem.

– Tu t’attendais à quoi ? Tu crois que je suis trop vieux pour me servir de la technologie ? Ou qu’ici, loin de tout, les gens écrivent encore à la plume d’oie sur un vieux parchemin ? Quoique ça m’arrive aussi.

– Non, quand même pas.

– Quand même pas ! répéta-t-il en souriant. De toute façon, ça te servira pour tes études, tu en auras besoin. Et puis, c’est un des aspects, bons ou mauvais, de notre temps : tu es relié au monde où que tu sois.

Je hochai la tête en acquiescement. Je parcourus encore du regard l’étrangeté de la pièce, mélange de style digne d’un vieux manoir anglais et de high-tech, avant de revenir, comme attirée, sur les portraits d’animaux au mur.

– C’est un Mégaloceros, nom dû à l’envergure de ses bois qui dépassait les trois mètres, ancêtre des cervidés actuels d’Europe et d’Asie, apparu bien avant l’homme qu’il a côtoyé cependant durant des milliers d’années, avant de disparaître entre -5 000 et -2 500 avant notre ère.

Je l’écoutais, intriguée par ses connaissances.

– Aimes-tu lire, Eva ?

– Oui, j’aime beaucoup ça.

– Alors j’aimerais que tu lises ce livre, c’est l’histoire d’une femme changée en renard, qui nous montre qu’il existe dans ce monde une part encore largement mystérieuse et inexpliquée. Lis-le, ce sera une bonne entrée en matière.

– Une entrée en matière de quoi, Nogrent ? interrogeai-je interloquée.

– C’est à toi de le découvrir. Tu n’en auras peut-être pas d’intérêt ni de besoin après tout, qui sait. L’avenir le dira.

Passé

Ce soir-là, nous fîmes un repas tous les deux. Je m'assis en face de Nogrent, et nous partageâmes un bon plat d'aubergine préparé par Carmen. Il n'était pas du genre à parler, bien le contraire de Fred. Mais j'étais curieuse de connaître certains événements du passé.

– Fred est vraiment très gentil avec moi, commençai-je, et même un brin protecteur. Je me demandais, comment tu l'as connu ? Il a l'air d'être attaché à toi, en tout cas.

– Je le connais depuis qu'il est petit. Quand il a été plus grand, je l'ai même sauvé. Il avait onze ans et il avait fugué de sa maison. Son père est très autoritaire, et après la mort de sa mère, il était parfois brutal. Le petit lui était pourtant attaché, mais comme il vadrouillait beaucoup, il était souvent puni. Un après-midi où il était encore puni, il s'est quand même enfui, et pour être de nouveau dans sa chambre à l'heure où rentrerait son père, il fallait qu'il se dépêche de revenir. Il a paniqué. Pour gagner du temps, il s'est dit qu'en traversant la rivière, il irait plus vite que de faire le grand tour par le pont. Mais cette rivière est dangereuse, il ne faut pas traverser n'importe où. Il a commencé à être emporté par le courant et à se noyer.

Je passais par là, je l'ai vu et l'ai rattrapé à temps, puis ramené dans sa maison. Il m'a fait jurer de ne rien dire à son père, je me suis tu... Après, il est souvent passé me voir. Il s'asseyait là où tu es, je lui montrais des livres à lire quand il pouvait, d'autant que ce n'était pas rose chez lui. Et puis je lui ai appris des choses, une autre vision du monde peut-être que celle de son père, enfin peu à peu il est devenu celui qu'il est aujourd'hui. Je lui ai transmis une part de mon savoir, de ma curiosité, et lui m'a apporté son goût de la vie.

Je l'écoutais avec intérêt, accoudée à la vieille table de la cuisine.

– Je voudrais te demander aussi autre chose : qu'est-ce que tu faisais avant d'être à la retraite ? Tu étais prof ou quelque chose comme ça ?

– Chercheur. Je suis paléofauniste.

- Paléoquoi ?
- J'étudie les groupements de faune ancienne, les animaux fossiles, leurs ossements si tu préfères, durant la Préhistoire, pour comprendre le passé. C'est une science qui aide à reconstituer l'évolution des climats, des paysages anciens, des animaux qui y vivaient, à comprendre les hommes aussi, surtout les hommes ; une science qui se rattache à l'anthropologie.
- Ouah, mais je ne savais pas, c'est dommage que je n'ai jamais rien su. Papa ne m'a jamais dit pourquoi vous étiez fâché, et...
- C'est trop tôt pour en parler, ou trop tard, Eva, ne me demande pas de rappeler des souvenirs difficiles. Je sens bien que tu te poses plein de questions, mais ne te rends pas anxieuse et ne sois pas trop pressée. Nous avons presque vingt ans à rattraper ensemble. Je suis content de te voir, de t'avoir, de te retrouver, même si... ce doit être court. Vis pour l'instant dans le présent.
- D'accord, Nogrent, dis-je un peu à regret en baissant les yeux. Mais c'est que j'ai tellement de questions qui me viennent depuis que je suis ici. Des questions que j'avais oubliées, enfouies ou que je ne m'étais jamais posées, à Paris ; ici j'ai l'impression d'être dans un autre monde.
- Je sais, et j'y répondrai peu à peu, et autant qu'il me sera possible de le faire, je te le promets.

Rêve

Je me mis au lit, la tête pleine de toutes les informations engrangées, de toutes les questions sans réponse, revoyant le sourire de Fred, imaginant sa noyade, repensant à la bibliothèque, me représentant mon grand-père jeune travaillant sur des ossements. Je pris le livre donné par Nogrent, me demandant bien à quoi il avait fait allusion. J'étais passablement énervée et décidai de commencer à lire. L'histoire se passait en Angleterre au XVIII^e siècle. Dès la cinquième page, une jeune femme à peine mariée se transformait en renarde, d'un coup, comme ça, lors d'une promenade avec son mari.

Tandis que je me plongeais dans cette étrange histoire, je percevais les bruits de la nature toute proche, ayant juste fermé mes

volets de bois, pour éviter les moustiques : des bruits d'insectes, de grenouilles, des aboiements au loin, des gémissements et des plaintes légères venant des grands arbres de la forêt qui bougeaient avec le vent. Je sentais un arôme de mousse qui montait par les volets. Et le sommeil me prit au milieu de l'enchevêtrement de mes pensées et de mes sensations.

Je me retrouve dans une forêt profonde, j'ai perdu mon chemin. Je cours, je cours depuis longtemps, je cours dans une ample robe blanche, mes cheveux volent autour de moi, je suis pieds nus, mais mes jambes sont sûres et rapides, mes pieds frappent la terre avec précision. Je fuis des chiens, je cours devant moi, les chiens se rapprochent, je les entends plus près. Mon cœur s'accélère, je perçois qu'il pulse mon sang, mon sang coule rapide dans mes artères et mes veines, mes muscles m'obéissent et j'accélère encore ma course. Je vois quelqu'un, Fred, il court vers moi, il est armé, pour me défendre ou me tuer, je sens l'odeur des hommes, je saute. Un bruit sourd : mon corps se déchire.

Je me mis à hurler sur mon lit.

– Eva, je suis là, qu'est-ce qui se passe ? me demanda Nogrent.

Je le regardai, abasourdie, me croyant une énième de seconde à Paris, et mon père venant me consoler d'un de mes fréquents cauchemars.

– Je suis désolée de t'avoir réveillé, j'ai fait un mauvais rêve, ça m'a fait sursauter. Cela m'arrive parfois depuis que je suis toute petite.

Nogrent me regardait gravement en se pinçant les lèvres.

– Ça ne se produit pas souvent, seulement quand je suis un peu éprouvée ou émue. Je te promets de ne plus t'importuner la nuit, et d'ailleurs si ça se reproduisait, je t'en prie, ne te déplace pas.

Son regard était si grave, ses yeux si froids : il devait se dire qu'il était bien plus tranquille sans moi, déjà que je déboulais chez lui. Il devait être mécontent que sa nuit soit coupée.

Quand il repartit, j'en avais presque les larmes aux yeux contre moi-même d'être ainsi, et en même temps peinée qu'il le prenne si mal.

La contrariété me tint éveillée un moment puis je sombrai dans un sommeil lourd cette fois sans image.

Apprentissage

Le lendemain, comme Nogrent fit comme si de rien n'était, je ne revins pas sur le sujet, appréhendant malgré tout que cela ne se reproduise. Malheureusement, la hantise de faire ce rêve fit qu'il revint les nuits suivantes, avec plus ou moins de force. Je devais cependant m'être conditionnée, car je me réveillai en sursaut mais sans plus crier, du moins je le pensais car Nogrent ne se montra pas.

Le jour, la vie continuait, paisible sous le soleil d'été ; je profitais de la maison et du jardin en vraie vacancière, profitant de Nogrent, sans plus d'exigence de réponses, le laissant à sa guise me parler, prenant la vie comme elle vient. Il fut surtout question de reconnaître des chants d'oiseaux, des sons de la nature, des noms d'arbres et de plantes endémiques.

Il s'ingéniait à ne vouloir me montrer la diversité du monde que dans le périmètre de son jardin et de la prairie à l'arrière.

– Tu feras du tourisme quand tu seras capable de connaître déjà ce microcosme-là, me dit-il en faisant un large geste de la main qui englobait tout le terrain de la bastide. Inutile de faire des kilomètres, l'apprentissage de la nature commence au pied de la maison. La majorité des gens qui vont chercher très loin des connaissances et des curiosités, ne sont pas capables de regarder ni d'observer la vie à un mètre de chez eux... Mon métier m'a appris à regarder, à prendre intérêt aux plus petites choses : elles ont un lien et une place dans la grande chaîne de la biodiversité.

Il m'apprit à reconnaître ainsi trois espèces d'orchidées, à distinguer le son de la sauterelle verte de celui du grillon champêtre, le chant du crapaud calamite de celui du crapaud accoucheur, qui étaient d'ailleurs tout à fait différents. J'apprenais aussi que les aboiements de chiens que j'entendais la nuit, et qui, pensais-je, venaient de quelque ferme aux alentours, étaient en fait les cris des chevreuils qui se manifestaient l'été, période des amours. Je découvrais un monde, le monde sur cette petite parcelle de la Terre. J'étais ravie de tout cela. La nuit, je m'amusais à différencier et reconnaître les sons appris avec Nogrent. Une fois dans mon lit, la nature

m'apparaissait encore plus comme une source magique et magnifique de perpétuels enchantements.

Clairière

Un grand coup de klaxon me tira de ma torpeur, je sus tout de suite que c'était Fred.

– Salut Paris, encore dans la chaise longue ? Tu vas te ramollir. Par contre, je vois que la leçon numéro 1 est acquise, dit-il en avançant une main vers ma casquette. Décidément, celle-là ne veut pas rester en place, dit-il, hésitant une seconde puis attrapant délicatement ma mèche de cheveux qui, c'est vrai, revenait toujours plus ou moins devant mon visage.

Je fis une sorte de moue d'acquiescement. Lui parut un instant embarrassé par son geste un tantinet osé ou trop familier. Mon cœur se mit à battre plus fort.

– Heu ben, si t'as rien à faire, je t'emmène en balade pour la fin de l'après-midi. Je dois faire une ronde tout près d'ici pour voir si tout va bien dans le secteur. Il y a un coin super que j'aime beaucoup. Vu que tu es venue pour étudier la nature, je crois que ça devrait te plaire.

– Je te suis volontiers, c'est gentil de penser à moi.

– C'est parti ! Mais t'as pas d'autres pompes ? Parce que là vraiment, ça va pas le faire.

– Oh, oui, dis-je en regardant mes tongues. J'ai des baskets de marche, repris-je en observant les siennes, de vraies chaussures montantes de randonneur professionnel.

– J'espère que tu sais marcher, Paris, au moins ?

Je tournai la tête en lui décochant un regard noir, ce qui le fit rire.

– Je vais peut-être ou plutôt sûrement t'étonner, mais primo, on marche beaucoup à Paris, et deuxio, j'adore marcher, plus, j'adore courir.

– Hein, alors là je veux voir ça.

J'avais joué les fiers-à-bras, j'avais intérêt à me montrer à la hauteur, que je lui présente un aspect positif et sûr de ma personne. Pas question que je flanche sur ce coup-là.

Nous montâmes dans la camionnette.

– T'es une rêveuse sportive alors. C'est un concept un peu bizarre, mais il faut s'attendre à des combinaisons surprenantes avec toi.

– Sportive ? Moi ? Non, justement, je n'aime pas le sport. Quand j'étais petite, mon père m'a fait essayer la danse ; ça a été une catastrophe, trop de discipline, trop de concentration nécessaire. Ensuite, il m'a inscrite au judo, trop brutal ; les sports collectifs, très peu pour moi, c'était ma bête noire à l'école, je n'ai pas l'esprit de compétition, je me faisais enguirlander par tout le monde. Par contre, la natation, ça va, et surtout la course. J'ai été un moment dans un club d'athlétisme. Mon père voulait à tout prix que je fasse du sport parce que je faisais des cauchemars.

– Ah oui, quel rapport ?

– Il disait qu'il fallait que je me dépense plus la journée, que j'avais besoin d'une activité physique, ou peut-être pensait-il qu'en étant plus crevée le jour, je finirais par tomber de sommeil la nuit, et qu'il pourrait enfin dormir des nuits complètes. Je lui en ai fait un peu baver à certaines périodes de ce côté-là.

– Il t'arrive des trucs à toi, décidément.

– Toujours est-il que j'aimais bien courir, j'étais curieusement pas mauvaise en sprint comme en endurance ; le saut, je me débrouillais, mais j'ai arrêté aussi.

– Pourquoi ?

– L'ambiance. Et il y avait toujours des compétitions à passer. Je n'aimais pas. Cependant, c'est vrai que ça m'avait fait passer mes mauvais rêves.

Je n'en revenais pas de lui parler de moi, comme ça, chose absolument nouvelle, et j'étais tout aussi troublée que cela puisse l'intéresser.

– On y est, dit-il en garant la camionnette. Viens, c'est par là, le chemin grimpe un peu, mais ce n'est pas loin, puis après il n'y aura que du plat.

Nous passâmes au milieu de deux grands murs de forêts, puis le chemin devint pentu un moment avant de s'élargir plus herbeux. Des rochers affleuraient au sol. Nous débouchâmes ensuite sur une clairière immense, comme oubliée du monde,

remplie de mille fleurs de montagnes blanches, jaunes et rouges, qui poussaient parmi les rochers saillants, embaumant l'air de leurs parfums sauvages. Le soleil envoyait une lumière qui commençait à baisser, inondant la prairie de multiples éclats.

– C'est magnifique. On dirait que personne n'y a touché, on se croirait au premier jour du monde.

– Je savais que cet endroit te plairait, dit-il en lâchant son sac à dos, ça donne envie de rêver.

Il sortit une bouteille d'eau.

– Si t'as soif, attrape-la ! dit-il en s'apprêtant à courir avec.

Je fus plus rapide que lui, saisis la bouteille et partis en courant. Il se mit à courir après moi. Je me retournai, analysant que ses grosses chaussures le ralentissaient. Moi, en revanche, le plaisir du moment me donnait des ailes, je ralentis cent mètres plus loin, riant de bon cœur en me laissant rattraper. Il se rua sur moi en rigolant et nous tombâmes sur l'herbe douce, au milieu d'un tapis de fleurs.

– D'accord, je te crois. T'es rapide, tu cours vraiment et tu cours bien, tu fais pas semblant, dit-il en riant et reprenant son souffle.

Nous restâmes allongés un moment côte à côte, à regarder le vaste ciel au couchant qui se teintait de rouge éclatant. Sans rien dire, mais heureux, lui comme moi de savourer l'instant présent.

Au bout d'un moment, Fred se releva.

– C'est déjà l'heure. Il faut rentrer. Je te ramène.

Visiblement le charme était rompu. Le retour fut plus tendu. Il semblait préoccupé et évitait soudain mon regard. Quelque chose le contrariait. Je lus dans ses yeux, quand ils croisèrent les miens, comme de l'agacement.

Il arrêta la camionnette devant la bastide de Nogrent, sortit et fit le tour. Je sortis aussi.

– Voilà, dit-il, en me regardant avec un sentiment qui me parut nouveau, un mélange de tendresse et de regret. Toujours cette boucle, continua-t-il en remettant une dernière fois ma mèche de cheveux vers l'arrière.

– Merci pour cette fin d'après-midi. Vraiment, acquiesçai-je un peu déconcertée.

– Je suis heureux que tu aies aimé. Nogrent est rentré, annonça-t-il en me montrant le pot de fleurs déplacé.

– Tu ne veux pas entrer deux minutes ?

Il sembla hésiter mais se reprit.

– Non. Il ne me reste plus qu'à te souhaiter une bonne nuit. Vu l'exercice, tu devrais bien dormir, sans mauvais rêve. Je suis sûr que les fées veilleront sur ton sommeil.

Il se tut un instant avant d'ajouter, un peu tristement me sembla-t-il :

– Bonne nuit, Eva.

En rentrant dans la maison, mon cœur battait fort, je me sentais sourire. Eva, il avait dit Eva. C'était la première fois qu'il prononçait mon prénom. Nogrent était à l'arrière du jardin et lisait. Oui, cette nuit, j'allais bien dormir.

Contrariété

Les jours suivants furent sereins et délicieux. Nogrent était souvent à la maison, ainsi que Carmen par intermittence. Je ne m'ennuyais pas, entre le jardin, les repas à préparer, la bibliothèque où je me réfugiais quand il faisait trop chaud, piochant dans les livres un peu au hasard, profitant de la compagnie de mon grand-père. Ce qui était bien avec lui, c'est qu'il n'y avait pas besoin de parler systématiquement. Le silence, qui s'installait souvent entre nous, avait sa place, d'autant que je n'étais pas moi-même très bavarde. Peut-être que je tenais cela un peu de lui après tout.

Je profitais de Carmen aussi, l'appréciant de plus en plus, d'autant que je n'avais pas connu de présence féminine autour de moi dans mon enfance. Je m'affairais avec elle à m'occuper du jardin comme de la cuisine. Elle parlait beaucoup, de manière très cajoleuse, m'apprenant des tas de menus choses pratiques. Ces derniers jours, elle s'était mise en tête de m'apprendre à faire des confitures. Il faut dire que j'en raffolais.

Une seule ombre au tableau, Fred ne réapparaissait pas. Je ne pouvais m'empêcher de guetter son arrivée à l'improviste. Je ne voulais pas mettre la puce à l'oreille de Nogrent, aussi je profitai de la venue de Carmen chargée de ses paniers de victuailles.

– Holà, mi guapa, comment vas-tu aujourd’hui ? Regarde, j’ai fait une tarte aux prunes. Tu vas me goûter ça.

La bonne humeur de Carmen décidément me plaisait et je m’installai près d’elle.

– C’est savoureux, dis-je. Qu’est-ce que tu as apporté de beau ? Que dois-je préparer pour le dîner ?

– C’est vrai que vous vous êtes organisés tous les deux. J’en suis ravie, c’est bien, car quand je ne passe pas, il ne cuisine pas.

– Il fallait que je me rende un peu utile, on a convenu que je m’occupais des repas. À la maison, enfin chez mon père, je m’en occupais aussi, ça ne me dérange pas, et puis tu apportes des choses tellement appétissantes !

– C’est bien que tu sois là, ça lui fait de la compagnie, je suis heureuse pour lui.

– Tu le penses vraiment ?

– Seguro ! C’est sûr !

– Tu ne peux pas savoir comme cela me fait du bien de l’entendre, je n’ai qu’une peur, c’est de le gêner, de l’importuner, enfin d’être un boulet.

– C’est un vieux solitaire bougon, tu ne le changeras pas. Il faut qu’il s’habitue mais je crois qu’il est heureux de ta présence. Sois sans crainte.

Carmen et moi rangions le contenu des deux paniers dans les placards et le réfrigérateur.

– Est-ce que Fred est dans le coin ces temps-ci ? Je ne crois pas l’avoir vu, dis-je en m’affairant pour que la question n’ait l’air de rien.

– Fred ? Je l’ai vu avec Louise, en ville, tout à l’heure, ils marchaient. Je lui ai fait signe, mais il ne m’a pas vu, je crois.

– Louise ?

– Sa petite amie.

– Ah bon, dis-je trop vite, regrettant de dévoiler ma surprise.

– Oui, ils se connaissent depuis toujours, mais ça fait presque deux ans maintenant je pense qu’ils se fréquentent. Pourquoi ?

– Pour rien, je commence les cours d’auto-école demain. Il m’avait dit qu’il me déposerait et me ramènerait sans problème. En fait, on avait calé les heures en fonction de son

emploi du temps. Mais ce n'est pas grave, de toute façon, il y a le courrier (c'est ainsi qu'on appelait le bus ici qui faisait la liaison Quillan - Pays de Sault) et le vélo. Ce n'est pas si loin après tout.

– Le vélo ? Pour aller à Quillan ! Mi chica, tu es folle. Tu peux descendre sans problème, mais tu ne pourras jamais remonter ! Quand j'étais plus jeune et que je suis arrivée ici, je pensais faire ça, quand j'effectuais des ménages. Non, le vélo, c'est que quand tu es sur le plateau. Je peux te dire que tu vas bien te muscler. Le grand air et l'exercice, tu seras en pleine forme.

Apparemment, elle avait été plus étonnée par cette histoire de vélo que par mon interrogation sur Fred et ne semblait pas avoir relevé ma surprise. Je sortis cependant de la cuisine, car moi, en revanche, j'accusais le coup de la réponse. Et pourtant, quoi de plus normal qu'il ait une amie. Je fus surprise par ma propre réaction de déception, mais j'avais été prise de court. Je ne m'étais pas posé la question. Il aurait pu me le dire tout de même. En fait, me rappelant nos conversations, il me l'avait plus ou moins affirmé au café, quand il avait ri à l'idée que j'allais rendre jalouse quelqu'un en particulier. Je n'étais qu'une idiote. Je me consolais un peu en espérant qu'il soit un parfait ami pour moi, d'autant que, j'étais triste de me l'avouer, mais d'ami, je n'en avais aucun.

Cela me laissa cependant maussade tout l'après-midi.

Balade

Mon premier cours d'auto-école se passa bien et je me débrouillais parfaitement. Ce fut une manière de visiter Quillan et les alentours. J'avais pris le courrier, n'escomptant pas la venue de Fred, et je ne m'étais pas trompée. J'essayais de ne pas trop y penser et de me faire une raison.

Je fis de même pour le retour. Je descendis un arrêt avant pour explorer le petit village. Je passai devant l'Hôtel Carias, grande bâtisse et lieu de gîte des touristes et randonneurs, en dehors du camping municipal. Je m'arrêtai pour boire une grenadine à la terrasse. En allant payer, la patronne mettait

une petite annonce : cherche main-d'oeuvre pour le mois d'août.

Lui exposant que je pouvais être intéressée, et après m'être présentée à sa demande, elle me jaugua et me dit de venir à l'essai la semaine suivante. Elle fut étonnée elle aussi que Nogrent loue une chambre, je me gardai bien de dire autre chose sur les relations qui nous unissaient. J'eus cependant l'impression désagréable qu'elle me prenait à l'essai surtout par curiosité, pour savoir ce qui se passait chez Nogrent.

Après l'avoir remerciée, je longeai la route jusqu'au camping, puis bifurquai vers le lac. Il s'y trouvait des vacanciers qui nageaient et faisaient du pédalo. Je m'assis sur un banc et regardai les enfants s'amuser.

Je passai ensuite au kiosque du chalet, sorte d'office du tourisme miniature, et fis une collecte de cartes de randonnées, plans IGN et autres prospectus sur le pays de Sault et l'Aude : Aude pays cathare, Montségur, Dinosauria musée des dinosaures, grottes préhistoriques, monuments et patrimoine, les rois wisigoths, canoë, escalades, spéléologie, circuits vtt, randonnées pédestres... Il y avait près d'une vingtaine de documents et je regardais la carte pour localiser les différents endroits cités.

Je lus toutes les brochures que je m'étais procurées et la journée s'étira tranquillement. Je me couchai avec un nœud au ventre cependant, en pensant autant à l'absence de Fred qu'à mon rêve désormais familial. Il me paraissait cependant moins cauchemardesque qu'au début, comme si je m'y étais habituée.

Réflexion

– Eva, me dit Nogrent, quand je passai dans la cuisine après une longue grasse matinée, voudrais-tu me raconter ton rêve.

Je sursautai et fis une moue de surprise. Comment y pensait-il encore ? Comment savait-il que je le faisais toujours ?

– J'aimerais l'entendre si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Je le regardais, étonnée.

– Pourquoi, je te réveille toujours ?

– Tu fais donc encore ce rêve ?

– Non, enfin oui, un peu, dis-je bien attrapée. Mais il est moins angoissant. Je pense que c'est un mélange de toutes les choses nouvelles et puis c'est à cause du livre sur le renard. Je me suis crue pourchassée par des hommes dans la forêt. Il y avait un bruit, je crois qu'on me tirait dessus et je me réveille.

Je me gardai bien de lui dévoiler que Fred faisait aussi partie du tableau. Nogrent ne dit rien et se remit à tailler son bâton avec son vieux laguiole dans la cuisine. J'en profitai pour me servir mon petit-déjeuner.

– À propos, j'ai fini le livre que tu m'as prêté. Ce n'était pas une histoire très gaie. C'est triste la fin, quand la renarde meurt tuée par les chiens dans les bras de son mari. Elle pensait qu'il la protégerait.

– Oui, il eut mieux valu pour elle qu'elle vive pleinement sa nature animale. Ce ne sont pas les chiens en réalité les coupables, c'est l'homme, son mari qui la tue. Il voulait la garder pour lui, l'éduquer, il refusait sa nature. Ce sont ses préjugés et son égoïsme qui l'ont condamnée à la mort.

– Je n'avais pas vu l'histoire sous cet angle-là, dis-je, surprise de l'emportement soudain de Nogrent pour cette histoire, et presque intimidée par sa réaction qui me parut disproportionnée, s'agissant d'un simple bouquin.

– Dans trois jours, c'est la pleine lune, ajouta-t-il seulement, sans me regarder.

– D'accord, marmonnai-je sans comprendre, perplexe devant ce changement soudain de sujet.

Forêt

Armée de mon sac à dos, et des multiples plans et cartes IGN que j'avais réunis, je me mis en route pour une petite balade en forêt ; autant que j'y aille. Inutile d'en parler à Nogrent, il me voyait déjà dévorée par un loup, quant à Fred, mieux valait ne plus attendre après lui. Je trouvais cependant ce silence et cette absence un peu mystérieux. Aurais-je fait quelque chose de mal ? Ou peut-être avais-je été impolie ou trop profité de son

temps ? Je me promis de lui en parler, dès qu'il réapparaîtrait, quitte à m'excuser si cela s'avérait être le cas.

Je refis le point de ce que j'emportais, espérant, une fois n'est pas coutume, ne rien oublier ; je pris de l'eau et un en-cas. Il ferait bon sous le couvert alors que l'après-midi devenait caniculaire. Et puis cette forêt, que je voyais du matin au soir depuis ma chambre, aiguïsait ma curiosité. La nuit, je l'entendais frémir sous le vent. Elle m'attirait.

J'en avais assez des journées bouquins et chaise longue. Je savais qu'un sentier passait à l'arrière de la prairie. Il devait faire partie de l'un des dix-sept circuits détaillés présentés dans mes prospectus et serait sûrement signalé, d'une des marques expliquées en légende sur mes dépliants. De toute façon, je n'irais pas bien loin, impossible de se perdre si je restais sur le sentier.

C'était sans compter sur mon sens déplorable de l'orientation...

Je me régalais. Il faisait si bon dans l'ombre des immenses sapins, si majestueux. J'étais enivrée par la forte odeur de résine qui m'environnait. Je trouvais qu'ici tout avait un parfum plus fort. J'avais d'ailleurs toujours été très sensible aux odeurs en général, mais, me semblait-il, de plus en plus depuis que j'étais arrivée au pays de Sault. C'était sûrement dû aussi au fait que rien ici n'était noyé par la pollution. Toutes les odeurs ressortaient pures. Les bruits étaient aussi plus vifs, sans le brouhaha permanent et lancinant des voitures.

Je marchais droit devant moi, dans le sentier, goûtant l'air. Marcher faisait du bien, je pouvais réfléchir tout à mon aise aux différents événements qui venaient de changer ma vie si vite. C'était étrange, à si peu de temps de là, je vivais encore si loin.

Mes pensées me portaient malgré moi vers Fred. Tout d'un coup me revint à l'esprit notre conversation au café. Se pouvait-il que cette Louise lui ait interdit de me voir, vu les ragots qui avaient dû circuler au village ? Dans ce cas, je ne pouvais être que déçue par son attitude, s'il s'arrêtait à ça. Ou il avait peut-être promis par amour pour elle de ne plus me fréquenter ? Non, vraiment, il fallait que j'aie une discussion sérieuse avec Fred : comment pouvait-il avoir disparu comme ça, c'était malpoli et pas gentil. Nous avions pourtant passé quelques bons moments ensemble... Voilà que je m'énervais après lui.

Perdue dans mes réflexions et mes pensées, je ne me rendis pas compte que je marchais depuis sûrement longtemps, car je commençais à sentir la fatigue. Évidemment, il fallait bien que j'oublie quelque chose. Je n'avais pris ni montre ni portable. Je décidai de retourner sur mes pas.

Je ne sais pas comment je me retrouvai à un carrefour, duquel repartaient trois sentiers. J'eus beau regarder les cartes, rien ne semblait correspondre. Je me rendis compte que je n'avais pas du tout été attentive ni au chemin ni aux marquages ; j'hésitais dans le choix entre les trois couleurs. Ayant eu l'impression d'avoir marché tout droit, je pris le chemin qui me parut le plus symétrique.

Je devais bien avoir fait 400 mètres, que de nouveau, le sentier se sépara en deux, je pris à gauche. La forêt me parut plus profonde et plus silencieuse. Je n'étais pas passée par là. Je revins sur mes pas, durant un moment, puis je tournai à droite. Tout d'un coup, j'eus une crampe à l'estomac. J'étais complètement perdue. J'essayai de regarder le ciel au sommet des arbres en tentant de me rappeler mes cours de géographie, et de me tourner vers le soleil, considérant qu'il serait à l'ouest, étant donné que nous étions l'après-midi, et que ma chambre donnait plein sud, ainsi que Nogrent l'avait dit... Et donc ? Rien. Mon raisonnement ne menait à rien, et mon manque de logique était navrant. De toute façon, les arbres étaient si hauts que je ne distinguais guère le ciel. L'après-midi allait passer, il fallait que je me dépêche de retrouver ce chemin et vite. Pour gagner du temps et aussi sous le coup de l'adrénaline qui montait, je me mis à courir.

Mon cœur battait fort. Où aller ? Appeler peut-être ? J'y répugnais. Quoi faire alors ? Courir encore. La peur me gagnait, je trouvais soudain la forêt hostile et pleine de bruits sourds que je n'avais pas remarqués avant. Une branche craqua ; haut dans le ciel, un oiseau s'envola en criant.

J'étais quand même sur un sentier. Il menait bien quelque part, je rencontrerais bien quelqu'un, me dis-je pour me rassurer. Que fallait-il mieux faire ? Attendre ici ou continuer ? Mais dans quelle direction aller ? Et si je m'éloignais encore davantage ? Je pensais à Fred, si protecteur et bienveillant avec ses leçons. Que n'était-il là !

J'avais l'impression qu'un animal me suivait en parallèle, il me semblait entendre son pas dans l'herbe. Je n'aimais pas ça du tout.

Je me mis à courir droit devant moi, cette fois dans un état d'effolement complet, me remémorant les possibles mauvaises rencontres que Nogrent avait évoquées. Une ombre semblait se mouvoir cachée dans le feuillage. C'est là que je me dis que personne ne savait où j'étais, je n'avais pas laissé de mot. Où allait-on me chercher ? Je fus consternée par mon manque de jugeote et ma légèreté, d'autant que Nogrent m'avait clairement mise en garde.

Rencontre

La lumière baissait, ce n'était pas une impression : peut-être le soir s'approchait-il, ou un changement de temps s'annonçait-il, car je trouvais l'air plus humide.

– Y a quelqu'un ? me suis-je mise à crier. Hé Ho, quelqu'un m'entend ?

J'attendis, rien. Je recommençai en courant. J'avais l'impression que le chemin devant moi s'élargissait à une centaine de mètres et que la lumière semblait plus vive là-bas.

– Quelqu'un m'entend ? répétai-je.

– Par ici, me dit tout à coup une voix féminine, nous sommes là.

Mon cœur battait fort, quelqu'un m'avait entendue.

J'arrivai dans une clairière presque circulaire au centre de laquelle s'élevaient d'étranges pierres qui me rappelaient vaguement quelque chose, mais ce n'était pas cela qui importait pour l'instant. Au centre, se tenaient deux personnes de haute taille, un homme et une femme habillés avec d'étranges capes, peut-être contre la pluie. Je fus frappée par le calme et la beauté des traits de leurs visages, encadrés de longs cheveux. J'hésitai un instant, mais la présence de la femme me rassura.

– Bienvenue au cercle de pierre, dit la femme, en ouvrant ses bras, d'une voix que je trouvai pure comme du cristal.

– Dis-nous ton nom, dit l’homme d’une voix que je trouvais trop grave.

– Je suis Eva Desca, j’ai perdu mon chemin, j’habite à Belcombe...

– Donne-nous ton vrai nom, celui de ta mère.

Je le regardai intriguée, sans comprendre.

– Nogrent-Desca. Ma mère s’appelait Nogrent, mon grand-père est Raymond Nogrent, il habite ici, et...

Je m’arrêtai de parler me rendant compte que j’en disais trop. Je devais être toute rouge d’avoir tant couru, j’étais en nage et épuisée par l’émotion, mes oreilles bourdonnaient.

– Alors, bienvenue, Eva Nogrent-Desca, tu n’as rien à craindre ici, tu es chez toi, dit l’homme, m’invitant à entrer dans le cercle.

Je frissonnai.

– Pardon ? Je ne me suis pas trompée alors, je suis dans la bonne direction ?

Ils étaient tous deux si immobiles, si calmes.

– Nous allons t’accompagner jusqu’à ce que tu sois dans le chemin opportun. Si tu veux bien nous suivre, dit la femme.

– Oui, merci, une chance que vous vous trouviez là. D’autant que le jour baisse, j’avais peur de me retrouver ici la nuit.

– N’aie crainte de cela, reprit l’homme, bientôt la lune sera ton soleil. Très bientôt. Il n’y aura plus de ténèbres pour toi, jeune Eva.

Je le fixai bêtement, trop fatiguée pour saisir le sens de ses paroles.

La femme me regarda en hochant la tête très lentement. Elle était particulièrement belle, avec un port de tête altier, digne d’une reine. Je me serais crue dans un récit médiéval ou un conte de fées. Je la suivis sans rien dire, trop occupée à reprendre mon souffle et à calmer mon cœur.

Tout cela me paraissait irréel, mais il se dégageait d’eux une telle paix intérieure que je n’avais curieusement pas peur. Au contraire, un étrange sentiment d’apaisement m’envahissait, à moins que ce ne soit l’engourdissement de mes membres, après la grosse frayeur que j’avais vécue.

Après un temps que je ne saurais définir mais qui fut assez long pour que le soir arrive, ils s’arrêtèrent.

– Nous n’allons pas plus loin, mais tu ne peux plus te perdre à présent. Suis le chemin jusqu’au bout et tu sortiras de la forêt, dit l’homme.

– Voici un cadeau pour toi, Eva Nogrent-Desca, reprit la femme, en me présentant un long collier de cuir au bout duquel se trouvait une pierre, ou plutôt un morceau de roche, grossièrement rond, dont les veines formaient comme des motifs.

– C’est gentil à vous. Mais pourquoi ?

– C’est un cadeau de bienvenue. La pierre, c’est le cœur du monde, sa part la plus ancienne, qu’elle soit solide ou liquide. Elle te gardera et te protégera. Garde-la comme un talisman. Tu appartiens à la pierre, aussi sûre que les arbres de cette forêt puisent leurs racines dans son cœur.

– Nous nous reverrons jeune Eva, dans peu de temps. Je suis honoré de te connaître, ajouta l’homme.

Je les regardai de plus en plus ahurie. D’ailleurs je n’arrivais plus à réfléchir ni à faire fonctionner mon cerveau. Je n’avais qu’une hâte, rentrer, m’arrêter, m’allonger, dormir en sécurité.

Devant mon air de totale incompréhension de l’honneur que j’avais bien pu leur faire en me perdant, l’homme reprit la parole.

– C’est que nous t’attendons et nous te guettons depuis plusieurs lunes, jeune Eva, nous sommes heureux que tu aies trouvé le chemin de ta maison, ta véritable maison. Maintenant que tu connais le chemin et que nous nous sommes rencontrés, tu n’auras plus peur et notre prochaine rencontre sera jour de liesse.

– Nous serons toujours là pour toi, reprit la femme, se penchant la main sur le cœur, en guise de salut.

L’homme en fit autant, et devant tant de noblesse, je m’inclinai moi-même en guise d’au revoir. Ils firent mine de s’en retourner.

– Attendez, dis-je enfin dans un éclair de lucidité et un réflexe de politesse. Je ne sais même pas qui vous êtes, je voudrais vous remercier... Comment vous appelez-vous ?

La femme s’arrêta un instant, me sourit mais ne répondit rien. Puis elle reprit sa route, altière, à côté de l’homme. Bientôt, je ne distinguai plus que leurs capes qui ondulaient sur le sentier, avant qu’elles ne se fondent dans la forêt.